JUBILÉ JULES OGIER

25 Novembre 1908

Extrait du Bulletin de l'*Association des Élèves de Fremy.*

J. OGIER

d'après le tableau de Ludovic ALLEAUME

JUBILÉ

DE

JULES OGIER

Le 25 novembre dernier, le Collège de France a été témoin de la touchante cérémonie de la remise à notre excellent camarade Ogier du portrait qui lui était offert par ses amis et ses élèves à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa nomination à la direction du Laboratoire de toxicologie. Le vieux Collège avait été choisi, parce que c'est là qu'Ogier avait débuté trente-trois ans plus tôt, comme préparateur de Berthelot; c'est là que, rapidement devenu un Maître, il avait donné à son tour des leçons remarquées.

L'amphithéâtre du professeur d'Arsonval, qui fut celui de Claude Bernard, était bondé, lorsqu'à 5 heures, le Comité d'organisation fit son entrée, escortant le héros de la fête qui, suivant son expression, « aurait bien voulu être plus vieux de deux heures ».

Le président, M. le professeur Armand Gautier, prit place à la table d'honneur entouré de MM. Roux, directeur de l'Institut Pasteur; Lépine, préfet de police; Thoinot, professeur de médecine légale; Bordas, ancien préparateur au Laboratoire de toxicologie, directeur des laboratoires du Ministère des Finances; Montignу, professeur honoraire de l'Université, ancien maître d'Ogier au lycée Charlemagne; Kohn-Abrest et Fernet, ses préparateurs; Bruère, le promoteur de la souscription et la cheville ouvrière de la fête, ainsi que tout le personnel du laboratoire de toxicologie à la tête duquel on remarquait le brave Paul Gougeon qui, comme son patron, date de la fondation du laboratoire.

D'un côté de l'amphithéâtre, face au public, on avait placé le beau tableau du Maître Alleaume, bien éclairé par un réflecteur; symétriquement se trouvait la reproduction lithographique dont un exemplaire devait être remis, à la fin de la cérémonie, à chaque souscripteur.

Parmi les assistants, nous avons remarqué, en outre des membres du Comité d'initiative qui se trouvait au complet :

Mme veuve Paul Brouardel ; Mme Ogier ;

MM. le Dr Allain, pharmacien chef de l'hôpital Saint-Martin ; Allain Lecanu, chimiste ; Arpin, président du syndicat des chimistes ; d'Arsonval, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ; Aubert, chef du bureau d'hygiène à la Préfecture de police ; Dr Balthazard, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris ; Dr Henri Barth, médecin des hôpitaux de Paris ; Baudran ; Dr Besnier ; Bezançon, directeur honoraire à la Préfecture de police ; Bonjean, chef du laboratoire du Conseil supérieur d'hygiène ; de Brevans, sous-directeur du laboratoire municipal de Paris ; Brociner, chimiste ; Dr Georges Brouardel, médecin des hôpitaux de Paris ; Bureau ; Chabaud, constructeur ; Dr Chassevant, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris ; Chenal, fabricant de produits chimiques ; Dr Courtois-Suffit, médecin des hôpitaux de Paris ; Dienert, auditeur au Conseil supérieur d'hygiène ; Dimitri, auditeur au Conseil supérieur d'hygiène ; Dollfus ; Duverdy, maire de Maisons-Laffitte ; Fayolle, chimiste-expert ; Dr Fernet, de l'Académie de médecine ; Dr Fulco, de Buenos-Aires ; Georges Goy ; Guilbert ; Haller, de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris ; Jungfleisch, de l'Académie de médecine, professeur au Collège de France ; Laurent, secrétaire général de la Préfecture de police ; Dr Laugier, président de la société de médecine légale ; Leger, pharmacien des hôpitaux de Paris ; Lépine, préfet de police ; André Lépine ; Lesné, médecin des hôpitaux ; Lindet, professeur à l'Institut agronomique ; Martel, chef du service vétérinaire du département de la Seine ; Matruchot ; Dr Mosny, médecin des hôpitaux de Paris ; Nourry ; Padé, chimiste-expert ; Dr Paul ; Dr Pierreson, président de l'Association des médecins légistes de l'Université de Paris ; Dr Pouchet, de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine de Paris ; de Rackowski, chimiste ; Ph. Renouard ; Dr Ricard, sénateur, président de la Société d'hygiène alimentaire ; Tanret, chimiste ; Taupin ; Trouillier ; Vaudrey, secrétaire général de l'Union des services municipaux techniques et des travaux publics ; Vibert, médecin-expert ; Viron, pharmacien des hôpitaux, etc., etc.

Parmi ceux de nos camarades qui avaient pu se rendre à la cérémonie, on remarquait : André, professeur à l'Institut agronomique ; Arnoult, chimiste ; Barthélemy, président de la société française des Poudres de sûreté ; Bourgeois, assistant au Muséum ; Crosnier, inspecteur des denrées alimentaires ; Étard, chef de service à l'Institut Pasteur ; Gouge, industriel ; Laroche, chimiste-expert au Laboratoire municipal ; Letellier, directeur des établissements Lefranc ; Sanglé-Ferrière, sous-directeur du Laboratoire municipal ; Dr Thibierge, médecin des hôpitaux ; Verneuil, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, etc.

Quand la salve d'applaudissements qui avait salué l'entrée

d'Ogier et de son escorte d'honneur se fut apaisée, M. Armand Gautier donna communication des lettres et télégrammes d'excuses de MM. Barruel, chimiste à Honfleur; Alph. Bertillon, directeur du service de l'identification judiciaire; prof. Bogdan, de Jassy; Boucard, juge d'instruction; Léon Bourgeois, sénateur; Crismer, professeur à l'École militaire de Bruxelles; prof. Duisberg, d'Elberfeld; Dr Galippe, membre de l'Académie de médecine; prof. Gascard, de Rouen; Ch. Girard, directeur du Laboratoire municipal; prof. Ilosvay, recteur de l'École polytechnique de Budapest; Dr Landouzy, doyen de la Faculté de médecine de Paris; Levasseur, administrateur du Collège de France; Liard, vice-recteur de l'Université de Paris; Dr Malvoz, directeur du Laboratoire provincial de bactériologie de Liége; Matignon, professeur au Collège de France; Dr Juan Peset, de Valence (Espagne); Dr Richardière, médecin des hôpitaux; Eug. Roux, directeur du service de la répression des fraudes; Dr Stoenesco, de Bucarest; Dr Tomellini, de Gênes; Dr Vamossy, professeur de toxicologie à Budapest, etc., etc.

Les différents orateurs prirent ensuite la parole dans l'ordre suivant :

Discours de M. Armand Gautier.

Mon cher Ogier,

En célébrant aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire de la création du laboratoire de toxicologie que vous dirigez depuis sa fondation, vos amis et vos élèves ont saisi l'heureuse occasion de rendre à votre personne le juste hommage qu'elle mérite; ils désirent vous exprimer toute leur affectueuse sympathie.

Chargé depuis un quart de siècle des recherches les plus délicates, vous avez su créer ou perfectionner les méthodes toxicologiques, éclairer les affaires les plus difficiles, répondre au Conseil supérieur d'hygiène, dont vous êtes membre, aux questions si complexes de l'hygiène publique et, durant cette longue période, jamais vous n'avez été inférieur à votre lourde tâche. Vous avez montré aux administrateurs, aux magistrats, mieux encore au public français toujours prêt à gloser et à juger malicieusement des difficultés et des hommes, ce que peuvent la science, la conscience et le bon sens.

Vos regrettés Maîtres, Berthelot et Brouardel, vous avaient bien choisi : après sept années passées chez Berthelot, au Collège de France, préparateur de son cours d'abord, puis collaborateur de son œuvre, Brouardel vint vous demander de l'aider, comme chimiste, dans les expertises médico-légales. Vous acceptâtes et devintes ainsi, en 1883, chef du Laboratoire de toxicologie de la Faculté de médecine et du département de la Seine. Depuis, gardant, sans autre ambition, ces fonctions modestes et difficiles, vous

êtes resté simplement à votre poste, formant des élèves et des maîtres qui ont porté partout le respect de la science et du nom français.

Parmi ceux que vous avez contribué à former, nous sommes fiers, avec vous, de trouver les noms de Minovici, aujourd'hui professeur de médecine légale à Bucarest; Bogdan, doyen de la faculté de Jassy; Cruz, directeur de la Santé générale à Rio de Janeiro; Vamossy, professeur de toxicologie à Budapest; Malvoz, directeur du laboratoire de bactériologie à Liège; Pinerua Alvarez, professeur à l'Université de Madrid; Bordas, actuellement directeur des laboratoires du Ministère des finances; Jousset, médecin des hôpitaux, et tant d'autres.

Aujourd'hui on me demande de dire ce que je sais de vous que je connais depuis plus de trente ans. J'ai accepté, dussé-je en cette circonstance être amené à froisser un peu votre modestie. Mais, laissant à d'autres le soin de vous dépeindre comme expert aux tribunaux ou hygiéniste public, permettez-moi de parler ici seulement du savant et de l'homme de laboratoire.

Messieurs, c'était en 1875 qu'Ogier entrait, à vingt-deux ans, chez Berthelot, au Collège de France. Le grand chimiste était, à cette époque, dans la plénitude de sa production scientifique. Il entreprenait ou complétait alors ses études de thermo-chimie; il continuait ses délicates recherches sur les réactions pyrogénées, sur l'absorption de l'azote par le sol et les végétaux, sur les fermentations et les ferments, sur l'isomérie, etc... Ogier ne se borna pas à l'aider activement; il fut admis à collaborer avec son illustre maître. Nous le voyons publier avec lui divers mémoires sur les éthers formiques, sur la chaleur de constitution du diallyle, sur l'isomérie de la benzine et du dipropargyle, etc. Il suppléait Berthelot, en 1881, dans son cours du Collège de France. En 1883, Ogier publiait son ouvrage sur l'analyse des gaz où il résumait si utilement pour nous les connaissances qu'il avait acquises auprès de son savant Maître sur cette partie si difficile de la technique expérimentale.

Il poursuivait en même temps les recherches originales qui lui permirent d'arriver bientôt au doctorat ès sciences. Sa thèse (1880) a pour objet : *Les combinaisons de l'hydrogène avec le phosphore, l'arsenic et le silicium*. J'y relève plus particulièrement les mesures thermiques relatives à la formation des hydrogènes phosphorés et arseniés; la réalisation du chlorhydrate d'hydrogène phosphoré, jusque-là cherché sans succès, mais qu'Ogier, en partant de pures conceptions thermiques, sut obtenir, malgré l'extrême instabilité de ce corps. Il faisait aussi connaître dans sa belle thèse un nouvel hydrure de silicium Si^2H^4 résultant de l'action de l'effluve sur l'hydrure ordinaire SiH^4, etc.

D'autres travaux encore de chimie pure furent publiés alors par lui sur les combinaisons du chlore, du brôme, de l'iode, avec le soufre et le phosphore; sur un nouvel oxychlorure de soufre

S^2OCl^4, etc. Ce sont les recherches qu'il poursuivait lorsque, sur les conseils de Berthelot, Brouardel vint lui offrir de diriger les travaux toxicologiques de l'Institut de médecine légale qu'il était en train de fonder à Paris.

Ogier accepta, et, chargé dès lors de cet important service, il se vit bientôt activement mêlé à toutes les causes retentissantes du Palais. J'ai dit avec quelle sagesse et quel bonheur il s'en tira. Sans vouloir parler ici de ces affaires elles-mêmes (je laisse à d'autres ce soin), je me borne à constater les progrès que, sous la direction du jeune chef du nouveau laboratoire de toxicologie, fit l'étude des méthodes de recherche et de caractérisation des poisons. Avec Minovici, Ogier analysait les difficultés qu'introduit dans le travail et les conclusions de l'expert, la présence des ptomaïnes, lorsqu'il s'agit, en particulier, de la recherche des alcaloïdes végétaux. A propos de l'affaire Reinach, il faisait sa belle découverte des glucosides cadavériques, composés extrêmement vénéneux, et depuis souvent retrouvés dans les matières confiées à l'examen de l'expert. Il observait avec le docteur Vibert et expliquait l'existence de l'albumine dans les urines cadavériques; il perfectionnait la méthode de destruction des organes pour la recherche des poisons minéraux. C'est le sujet du beau tableau de M. Alleaume : Ogier y est parfaitement saisi, attentif à la destruction de la matière suspecte, préoccupé même de son opération que pourrait rendre dangereuse, sans une active surveillance, la formation des oxydes de chlore.

M. Thoinot vous dira sans doute le rôle important joué par Ogier dans les affaires judiciaires : tantôt obligeant l'accusé, par une expertise accablante, à l'aveu de son crime; tantôt, comme dans l'affaire Druaux, établissant, par des preuves indéniables, une suite d'empoisonnements fortuits dus à l'oxyde de carbone, là où l'on avait cru à une série d'attentats criminels. Je laisse à M. Roux l'honneur de vous parler des services rendus par notre ami à l'hygiène publique, et à M. Bordas, celui de vous dire tout à l'heure les sentiments d'amitié qu'Ogier a su partout faire naître autour de lui. Pour moi, après vous avoir présenté le savant et le toxicologiste, je ne saurais m'empêcher, en finissant, de dire quelques mots de sa personne elle-même.

Sa caractéristique est le désintéressement; bien plus, le désintéressement scientifique. C'est là une vertu rare aujourd'hui. Ogier travaille par devoir; de ses titres, de ses services, nulle parade. Ses rapports d'expert suffisent généralement à ses besoins de publicité. Il livre ses méthodes à ses élèves; s'il les donne dans ses livres, comme il l'a fait dans son *Traité de toxicologie*, c'est tardivement, quand elles ont subi l'épreuve de vingt ans de laboratoire.

J'ai parlé tout à l'heure de la sûreté de son jugement; depuis 1883, plus de dix grandes affaires, en moyenne, sont passées chaque année par ses mains sans qu'aucune de ses conclusions ait été jamais contestée.

Sa paternelle bonté, vous la connaissez tous, Messieurs, et c'est pourquoi tous vous venez le remercier aujourd'hui. Aimable, serviable, toujours prêt à venir en aide aux amis et jusqu'aux indifférents, à peine se permet-il quelquefois une pointe de fine raillerie s'il s'agit d'apprécier des succès immérités ou une morale trop facile.

Excusez-moi, mon cher Ogier, de mettre ainsi en vue votre personne intime si ennemie pourtant du bruit et de la réclame. Mais il fallait bien dire, une bonne fois, tout haut, ce que chacun dit et pense de vous. C'est aujourd'hui jour d'exception et de fête : notre fête à tous. Elle permet à vos élèves, à vos amis, de témoigner enfin publiquement des services que vous avez rendus au bien général par votre science, votre labeur, plus encore par le haut exemple de la dignité de toute une vie de dévouement et de travail. Nous sommes tous heureux de pouvoir vous en apporter à cette heure nos cordiaux et sincères remerciements.

Discours du docteur Roux.

Cher Monsieur Ogier,

Il y a, je crois, trente ans bien comptés que j'ai fait votre connaissance, d'ailleurs sans que vous vous en soyez douté, dans ce Collège de France où nous sommes réunis aujourd'hui pour vous fêter. C'était dans un amphithéâtre voisin de celui-ci; jeune étudiant en médecine, tout nouvellement arrivé à Paris, j'avais hâte d'entendre les Maîtres et j'assistais aux leçons de Claude Bernard et de Berthelot. Le grand chimiste traitait de la thermochimie; une partie de mon admiration se reportait du professeur sur le préparateur, et le préparateur c'était vous! J'étais émerveillé de la précision avec laquelle vous conduisiez les expériences les plus délicates et cela tranquillement, modestement, comme sans en avoir l'air. A vous voir faire, je vous tenais déjà pour un excellent chimiste Assurément l'opinion d'un étudiant en médecine n'avait pas grande valeur; cependant le développement de votre carrière a montré que cet étudiant ne vous avait pas trop mal jugé.

Plus tard, je vous ai vu de plus près chez Brouardel, à l'époque où il prenait en mains les choses de l'hygiène pour le plus grand bien de notre pays et groupait autour de lui les jeunes savants qu'il considérait comme les plus capables à l'aider dans cette grande tâche. Une des qualités les plus remarquables de Brouardel était son aptitude à discerner dans les questions les plus compliquées la bonne voie pour aboutir et à choisir parmi les hommes ceux qui convenaient le mieux pour la besogne à remplir. Ce merveilleux et sûr instinct l'a poussé à vous confier la direction du Laboratoire de toxicologie dans son Institut de médecine légale et à vous faire entrer au Conseil supérieur d'hygiène de France. Vous avez été le

collaborateur sur lequel Brouardel comptait ; dans les redoutables fonctions de chimiste toxicologue, vous avez fait preuve d'une science profonde, d'une prudence parfaite et d'une conscience qui vous ont valu considération et respect. Vous ne vous êtes pas contenté d'être un expert impeccable, vous vous êtes montré chef d'école. Vos méthodes ont attiré dans votre laboratoire nombre de jeunes chimistes qui vous sont restés attachés par la reconnaissance et l'affection. En entendant vos élèves parler de vous, on comprend combien vous méritez ce nom de « patron » que les jeunes gens donnent seulement à ceux qui savent à la fois toucher leur esprit et leur cœur.

Mais c'est au Conseil d'hygiène que je vous ai surtout connu et apprécié. Vous y avez acquis une autorité dont vous êtes le seul à ne pas vous douter. Vous y donnez l'exemple de l'exactitude et, dans vos rapports ordonnés et précis, on sent tellement l'indépendance du jugement et le souci du bien public, que l'on se rallie avec sécurité à votre opinion.

Je suis très honoré d'avoir à vous dire, en qualité de Président du Conseil supérieur d'hygiène, notre reconnaissance pour vos services et notre estime pour votre caractère; mais j'ai eu trop de preuves de votre modestie pour insister davantage sur les éloges que mérite votre carrière; ce qui vous touchera le plus dans la fête d'aujourd'hui, ce sont les témoignages de sympathie et d'affection. Je vous offre les miens avec toute la sincérité de mon cœur.

Discours du docteur Thoinot.

Mon cher ami,

Il manque quelqu'un à cette fête, c'est le Maître qui, il y a vingt-cinq ans, lorsqu'il créa le Laboratoire de toxicologie, vous en confia la direction. Il eût eu la plus grande joie à voir fêter aujourd'hui son collaborateur aimé et n'eût pas manqué de prendre la parole. Il vous eût dit, mais bien mieux que je ne vais le faire, ce qui était dans son cœur, ce qui est dans le mien, ce qui est dans le cœur de tous ceux qui vous connaissent, c'est-à-dire qui vous aiment, car vous connaître et vous aimer sont deux mots synonymes.

Je ne suis pas grand clerc en toxicologie : la seule chose que je sache c'est que, quand je veux dire un mot de cette science qui m'est quelque peu étrangère, j'ouvre votre livre classique, je consulte les rapports que vous avez semés dans nos *Annales de médecine légale* et je me risque alors seulement, certain de ne pas dire quelque sottise, puisque je m'appuie sur l'autorité de celui dont vingt-cinq ans de travaux renommés ont fait un maître incontesté.

Mais ce que je sais surtout de vous, c'est que vous n'êtes pas seulement un vrai savant, c'est que votre nom évoque aussitôt pour nous tout l'assemblage aussi parfait que peu commun des

qualités professionnelles, d'honneur et de conscience avec les qualités les plus exquises du cœur. Vous vous êtes fait aimer profondément de tous ceux qui vous approchent, et si je voulais citer tous les traits de bonté que nous connaissons de vous, je prolongerais cette allocution au delà des limites raisonnables.

Vous étiez le véritable modèle à proposer à nos élèves que vous instruisez de vos leçons de savant et d'honnête homme. Je vous remercie en leur nom, trop heureux d'avoir eu ce soir l'occasion de vous dire, à la faveur d'un excellent prétexte, tout ce que je pense de vous depuis les quelque vingt ans que je vis près de vous et de vous parler en quelque sorte au nom du Maître disparu que nous avons tous deux tant aimé.

Discours du docteur Bordas.

Cher Patron,

Rassurez-vous, je ne vais pas être long; étant donné que les meilleurs discours sont les plus courts, je m'efforcerai à ce que vous trouviez mon petit laius excellent, et puis je vous dirai qu'en cela, comme en bien d'autres choses, je partage l'avis de Montaigne : « Oncques n'est besoin de beaucoup de mots pour dire ce que cœur pense. »

Je veux donc être bref, bref pour les amis qui écoutent et aussi à cause de vous, cher patron, qui êtes en ce moment sur un véritable gril et qui voudriez bien pouvoir vous glisser furtivement dans un petit trou de souris, si j'ose m'exprimer de la sorte !

Car nous savons que rien ne vous est plus désagréable, plus antipathique, que de vous montrer, ou de vous trouver dans une situation où l'on s'occupera de vous.

Il y a là plus que de la modestie de votre part. Il semble que votre sensibilité nerveuse soit telle, que les vibrations produites par certaines louanges, vibrations qui font tressaillir d'aise d'autres natures moins évoluées que vous, vous font au contraire souffrir atrocement.

Je me borne pour l'instant à émettre cette théorie, quitte à la développer dans la suite avec Kohn et à la vérifier expérimentalement, si possible.

Il n'en est pas moins vrai que cette irritabilité spéciale nous a souvent rempli l'âme de joie. Que de fois nous nous sommes dit avec ce pauvre Dié, en certaines occasions aussi rares que sensationnelles : « C'est le patron qui va être dans ses petits souliers! ce qu'il doit remuer les épaules! »

Comme tout cela est loin déjà, loin aussi le jour où le Pitaine, de la voix douce et suave que vous connaissez, me disait en mâchonnant sa pipe : « Mon petit, vous savez, Ogier a besoin

d'un préparateur, hein! Si cela vous plait, faut aller le voir à la toxico et au trot ».

C'est ainsi que je me suis présenté à vous et que vous m'avez pris comme préparateur en janvier 1888, — il y a de cela vingt ans! — et en feuilletant mes notes et documents officiels, je me suis aperçu que j'avais passé onze années près de vous à la toxico, comme le disait Dupré! Onze années, c'est à peine croyable! Onze années heureuses à tous les points de vue.

On était d'abord beaucoup plus jeune et il fallait peu de chose pour nous dérider. Le labo ensoleillé du quai du Marché Neuf était admirablement situé et les quelques types qui le fréquentaient n'étaient pas non plus ordinaires.

Parmi ceux-là, l'immortel Nelzyr mérite une mention spéciale par ses questions sans nombre, par sa curiosité native et acquise incomparable; il était sans conteste le plus recherché et aussi, lorsqu'il y avait beaucoup de besogne, le plus redouté des hôtes du labo!

Que de fois, lorsque, assis sur votre grand tabouret, à l'angle de votre table, vous étiez en train d'essayer une réaction d'alcaloïde quelconque, Nelzir arrivait, son chapeau sur la tête, un cigare au bec, s'approchant de vous de son air le plus aimable et posant amicalement son bras droit sur votre épaule : « Qu'est-ce que tu fais là, Jules? » Et, immédiatement, sans attendre votre réponse : « Pourquoi verses-tu deux gouttes d'acide sulfurique sur le bord du verre de montre, Jules? » Et toujours sans attendre votre réponse, réponse que vous n'aviez généralement pas l'intention de lui faire, d'ailleurs : « Si tu mettais quatre gouttes, cela changerait-il, Jules? » Même silence. « Moi, à ta place, je verserais six gouttes au milieu. Qu'en penses-tu, Jules? »

Rien de plus comique que ces scènes qui se renouvelaient à chaque visite et dans lesquelles vous vous plaisiez à donner un libre cours à... votre mutisme le plus raffiné.

Nelzir découragé à la longue, voyant qu'il ne pouvait rien tirer de vous ce jour-là, déliait insensiblement son étreinte et, le nez au vent, le lorgnon incliné sur la petite protubérance qu'il a au milieu du visage, se rabattait sur les flacons qu'il débouchait, les boîtes qu'il ouvrait et finalement, comme pour épuiser son stock journalier de pourquoi et de comment, attrapait le placide père Brun dans un coin et lui demandait des nouvelles de sa santé.

Je me rappellerai toujours la farce que nous lui avons faite un jour que nous avions été soumis à la question un peu plus longtemps que de coutume.

Profitant de ce que, penché vers vous, il contemplait une réaction des plus fugaces, les mains derrière le dos, tenant son parapluie, je lui glissai quelques pincées de talc en poudre dans lesprofondeurs de son riflard. Sa sortie quelques minutes après sur le quai du Marché-Neuf où il pleuvait fut fort remarquée et le sergent de ville de planton devant la porte de la Préfecture faillit faire éclater son ceinturon!

*

Tout cela est peu lointain; maintenant Nelzir, assagi par le poids des ans, pose moins de questions; ses questions sont, paraît-il, moins pressantes d'une façon générale; et le laboratoire du quai du Marché Neuf a émigré à l'autre coin de la Préfecture! C'est à cette époque, un peu avant ce transfert, que je vous ai quitté, mon cher patron.

Depuis, c'est fini de rire pour moi!

Ma seule joie, maintenant, est de venir de temps à autre dans ce bon vieux Labo de Toxico, causer avec vous d'expériences en train, chercher un conseil, écouter la bonne voix du patron.

Car vous êtes et serez toujours pour moi le patron, c'est-à-dire le maître, l'ami.

Je ne veux ni ne puis en dire davantage. Parler du passé, remuer les souvenirs, c'est toujours un peu attristant, et nous ne sommes pas venus ici pour cela.

Nous sommes dans cet amphi de ce bon vieux Collège de France que vous aimez tant, pour fêter vos vingt-cinq ans de directeur et de créateur du Laboratoire de Toxicologie. Comme je suis votre plus ancien préparateur, je propose à mes conscrits de se lever et d'émettre un ban en l'honneur de notre grand et cher patron.

Discours de M. Kohn-Abrest.

Cher Patron,

Je suis à la fois ému, joyeux et fier d'avoir à vous présenter, au nom du Laboratoire, l'expression de notre profond dévouement. Il ne m'appartient pas de vous décerner des éloges : de plus autorisés que moi ont déjà fait souffrir votre modestie proverbiale. Je pense cependant qu'il est un peu dans mes attributions de prolonger cette bonne souffrance, et je n'aurais garde de manquer à ce devoir. Les occasions sont rares où nous pouvons librement, sans crainte d'être taxés par vous de « vils flatteurs », dire tout le bien que pensent du Patron ses collaborateurs immédiats de tous les jours.

Vous êtes pour nous le guide et le réconfort; votre force et votre influence morales sont telles qu'aucun de nos actes, aucune de nos idées même n'échappe à la question : « Qu'en pensera, qu'en penserait le Patron? » Et cette question, ce n'est pas la crainte qui nous l'inspire. Oh non! mais l'habitude que nous avons prise de soumettre toutes choses au crible de votre esprit critique.

Et c'est ainsi que tous ceux qui vous entourent, peu à peu, malgré des tendances et des caractères parfois très divers : enthousiastes et timides, orgueilleux et indifférents, en arrivent à rogner leurs dissemblances pour venir s'unifier dans le culte du vrai.

A ce point de vue, je ne saurais dire le service que vous nous rendez. Habituer de jeunes hommes à ne pas se leurrer d'apparences, à dédaigner les succès faciles; au contraire, stimuler leur

initiative et la diriger vers les seuls buts qui seront le résultat d'un effort rationnel; n'est-ce pas la meilleure méthode d'assurer leur avenir scientifique?

C'est à cette école que, grâce à vous, nous nous développons!

Nous admirons en silence et pleins de respect votre œuvre de savant. Votre style clair d'où la pensée se dégage si nette, vos conclusions prudentes, mais fermes, vos travaux si importants, tout est, pour nous, d'un enseignement précieux. Parfois, un mot paradoxal vous suffit pour nous remettre dans le droit chemin, et je me souviens, en ce moment, de la rudesse avec laquelle vous accueillez ce qui ne vous paraît pas raisonnable.

Tout le monde d'ailleurs rend hommage à vos mérites.

Elevé dans le sérail, j'en connais les détours et pourrais dresser des listes fort longues de ceux auxquels vous avez rendu service. Mais rassurez-vous, je ne le ferai pas, ils sont trop nombreux ici.

Combien de fois entendons-nous dans la journée retentir la fameuse sonnette du labo! « On sonne à la grille du château! » s'écrie notre brave Paul, interrompant ainsi, le cruel, la mélopée sentimentale de M. Brun qui s'empresse, posément, d'aller ouvrir au visiteur. — Et ce ne sont pas toujours de purs conseils scientifiques que l'on vient vous demander. Nombreux sont aussi ceux qui sollicitent à tout autre point de vue votre aide et votre appui. Car les plus humbles ne craignent pas de vous aborder et se disent entre eux : « M. Ogier, quel brave homme, en voilà un qui n'est pas fier! »

Cependant, nul souci de réclame n'est jamais venu souiller la source si pure de vos générosités. Vous avez toujours fui la popularité, et c'est sans doute parce que vous ne vouliez pas aller vers elle qu'elle est venue vers vous. Mais avec quel soin vous évitez toute publicité! A ce propos, je me rappelle certaine grosse affaire qui, par les passions politiques qu'elle avait déchaînées, empêcha les Français de dormir pendant tout un mois, et nous aussi d'ailleurs, en vertu d'ordonnances, non pas médicales, mais judiciaires, qui, nuit et jour, affluaient au laboratoire. Quels soins ne preniez-vous pas, cher Maître, pour vous isoler du dehors! N'aviez-vous pas écrit vous-même à l'adresse de MM. les Journalistes cette déclaration pleine d'humour :

« M. Ogier *est complètement aphone.*

« *Signé* : J. Ogier. »

Je vous vois encore collant des papiers opaques sur les carreaux du laboratoire, afin d'empêcher certains malins, juchés sur des becs de gaz, de contempler le mystérieux travail des sept fameux experts se livrant à de bizarres besognes chez vous et en votre compagnie.

Mais je termine, cher Maître.

Vous êtes accueillant comme vous êtes généreux, comme vous êtes courageux et modeste, en vrai savant et en sage. Aussi cette

manifestation, dès longtemps à votre insu préparée, était-elle nécessaire. Il convenait enfin que vos amis et vos collaborateurs, vos élèves pussent dire tout haut ce que, jusqu'à ce jour, ils se disaient tout bas pour ne pas vous fâcher.

Permettez-moi d'y associer notre brave Paul Gougeon dont c'est aussi un peu la fête aujourd'hui. N'a-t-il pas inauguré avec vous, il y a vingt-cinq ans, les deux chaises et la table qui formaient alors tout le matériel du laboratoire de toxicologie?

J'ai terminé, le cœur glorieux de la mission que je viens de remplir. Comme les plus jeunes sont les plus enthousiastes, laissez-nous pour une fois exprimer bien haut, mon collègue et ami Pierre Fernet, l'ami Dervieux et moi, toute la joie que cette cérémonie nous donne, et vous prier, au nom de toute la maison, de croire, cher Patron, à toute notre affection et à toute notre reconnaissance.

Discours de M. Montigny.

Messieurs,

Quelques mots seulement, qu'à son tour, après la science, l'amitié vous demande la permission d'adresser à notre cher Jules Ogier. Non que dans les discours que nous venons d'applaudir, nous n'ayons senti circuler le courant de sympathie qui se dégage naturellement dès qu'on touche à la personne de notre ami. Mais il a semblé à ceux qui ont l'avantage de le connaître plus intimement, que cette heureuse manifestation en son honneur serait peut-être incomplète, si une parole de pure affection ne s'y faisait entendre et ne lui témoignait la joie que ressentent aujourd'hui ses amis.

Et c'est moi, mon cher Ogier, qu'ils ont choisi pour interprète de leurs sentiments. Vous savez bien pourquoi. Il y a quarante-deux ans que je vous connais, c'est-à-dire que je vous aime. Depuis quarante-deux ans, votre affection m'a été fidèle, filiale même. Sans doute, un jour, vous avez quitté celui que vous voulez bien appeler encore votre cher maître, pour des études où il ne pouvait vous suivre, hélas! que de très loin; mais vous lui êtes resté d'autant plus attaché de cœur que vos travaux et le cours de la vie semblaient devoir vous éloigner davantage. Je me rappelle encore, excusez ce souvenir de vieillard, je me rappelle le jour où, jeune élève de Charlemagne, vous me fûtes présenté par votre excellent père. Qu'il serait heureux aujourd'hui! Vous étiez un garçon d'apparence timide, mais au fond, résolu, consciencieux, travaillant sans bruit, et non sans succès, pour la satisfaction de la tâche bien faite et du devoir accompli. Vous étiez sensible, très sensible même sans vouloir le paraître, avec la pudeur d'une sensibilité qui se voilait, à moins qu'un mouvement, un geste, parfois une larme, ne trahît l'émotion trop vivement ressentie.

Tel vous étiez alors, tel nous aimons à vous retrouver encore

maintenant, dans l'épanouissement des qualités que la vie crée ou développe : simplicité et franchise des manières, sûreté, fidélité dans les relations, une tolérance qui ne se désintéresse jamais de la justice et de la vérité, un empressement discret à rendre service, une bonté qui n'est point banale, et, pour couronner la personne morale, l'amour du travail et la dignité de la vie.

Voilà, mon cher Ogier, voilà pourquoi nous vous aimons Voilà pourquoi l'estime et la sympathie n'ont cessé d'accompagner votre carrière si bien remplie, cette activité calme et continue, qui, dédaigneuse de la réclame et des faveurs, a, sans impatience, attendu l'heure, aujourd'hui venue, grâce à vous, Messieurs, l'heure où les vrais juges du mérite lui rendent et justice et hommage.

Voilà aussi l'une des raisons de l'empressement avec lequel, de tous les points du monde savant, de si nombreuses adhésions ont répondu à notre appel et nous permettent de vous offrir, au nom des maîtres de la science, au nom de vos amis, votre portrait, très heureusement placé par l'habile pinceau du maître Alleaume, dans le cadre de ce laboratoire qui vous a vu, pendant de longues années, penché sur vos cornues et sur le microscope, surprendre les secrets de la mort et les enseignements de la vie.

Messieurs, avant de finir, il me reste un devoir à remplir envers vous, le premier qui aurait dû occuper ma pensée, le devoir de la reconnaissance. Excusez-moi de ne m'en être pas acquitté plus tôt, et veuillez agréer, au nom du Comité d'initiative, nos plus chaleureux remerciements, vous tous qui, de près ou de loin, avez apporté votre précieux, votre puissant concours à notre chère entreprise, et qui nous procurez aujourd'hui cette joie de voir consacrées par l'honneur de votre présence, par l'autorité de votre parole, les vingt-cinq années que Jules Ogier a données sans réserve à la science et au bien public.

Discours de M. Lépine, préfet de police.

J'hésite un peu à mêler ma voix de simple fonctionnaire, sous ces voûtes étonnées de l'entendre, à cette symphonie savante, à ce concert d'éloges si justement, si complètement distribués.

Et pourtant, comment laisser échapper une occasion si rare de dire à notre ami Ogier ce que pense de lui cette maison où, depuis un quart de siècle, il a fait tant de besogne et si peu de bruit?

A vrai dire, les avis sont bien partagés sur son compte : les uns, en voyant ce colosse mystérieux traverser silencieusement cette cour de caserne, étranger aux ébats de la ruche policière comme aux manèges des chevaux d'armes, pour aller se terrer dans un trou noir où il disparaît tout entier; en entr'apercevant des bocaux où baignent des débris humains, des réchauds où bout une cuisine suspecte, les uns, dis-je, se demandent à quelles incantations magiques se livre ce rêveur solitaire qui travaille dans les poisons.

D'autres, mieux éclairés, se disent que cet émule supposé des Voisin et des Brinvilliers, est un bon et doux géant incapable de maléfices; que ce travailleur acharné fait grand honneur à la maison qui lui a donné un trop modeste asile; que ce vrai savant, humble dans ses goûts, désintéressé dans sa vie, dégagé de toute autre ambition que de tracer des voies nouvelles à la science, est un vieil ami que nous aimons bien, un collaborateur éminent dont nous sommes fiers. C'est pour le dire devant vous que je suis venu ici ce soir.

Discours de M. J. Ogier.

Mesdames, Messieurs,

Ce qui m'étonne un peu dans cette fête, c'est de m'y voir : homme de caractère plutôt timide, — on vous l'a dit et c'est vrai, — je n'avais pas élevé si haut mes ambitions et je ne m'étais pas préparé à subir les émotions d'une cérémonie telle que celle-ci; j'aurais sans doute essayé d'arrêter le zèle des imprudents amis qui ont mis en mouvement cette grande affaire, mais il était déjà un peu tard pour le faire, lorsque j'ai connu leur dessein.

Monsieur le professeur Armand Gautier, je vous suis profondément reconnaissant d'avoir accepté la présidence de cette fête. Votre obligeance en cette occasion me touche d'autant plus que je n'ai pas été votre élève, que je n'ai même jamais eu l'occasion de collaborer avec vous et qu'en somme vous ne me connaissiez que d'un peu loin. Mes amis, qui ont toutes les audaces, ne pouvaient faire mieux que de s'adresser, en cette occurrence, au représentant le plus autorisé de la science chimique en notre pays, à l'auteur de tant de beaux et utiles travaux dans le domaine de la chimie pure, ou dans celui de la chimie appliquée aux sciences biologiques. Je ne tenterai pas de les énumérer, même brièvement; je sais que M. Gautier part en voyage ce soir même et je lui ferais manquer assurément le train de 10 h. 35.

Si vous le voulez bien, Messieurs, nous profiterons de l'occasion présente pour féliciter M. Armand Gautier de la haute distinction — peut-être un peu tardive — qui lui a été réservée, lors de la récente promotion, dans la Légion d'honneur, d'un certain nombre de nos collègues et amis de la Société Chimique.

Vous voyez, mon cher maître, que lorsqu'on parle de vous, il n'est pas difficile de récolter de chaleureux applaudissements.

Il y a quelques semaines, à Genève, le président du Congrès des fraudes alimentaires, M. Philippe Dunant, célébrait en des termes excellents, que je voudrais pouvoir reproduire, votre toujours jeune activité. Nous faisons, nous aussi, des vœux pour que vous restiez sur la brèche, aussi jeune et aussi actif, pendant de longues années encore, et pour voir sortir de votre laboratoire nombre de ces solides travaux qui sont l'honneur de la chimie française.

J'adresse les mêmes remerciements à M. Emile Roux, directeur de l'Institut Pasteur. Il sait avec quel plaisir j'ai, depuis longtemps, apporté ma modeste collaboration aux travaux du Conseil supérieur d'hygiène, dont il est le président; c'est là que j'ai pu admirer l'étendue de son savoir, la précision de son esprit, son art d'éclaircir les questions difficiles; comme nous admirons aussi ses travaux de bactériologie, dont quelques-uns, par leurs applications à l'art de guérir, ont fait de lui, non seulement un savant de premier ordre, mais encore un bienfaiteur de l'humanité.

Monsieur le professeur Thoinot, il y a quelques mois, dans une circonstance analogue à celle-ci, alors que l'on célébrait votre nomination à la chaire de médecine légale, j'ai eu le plaisir de me souvenir que vous aviez été mon élève. Vous avez aujourd'hui rappelé le souvenir de notre cher Maître Brouardel et dit qu'il eût été heureux de se trouver ici et de m'apporter le témoignage de son affection. J'ai la certitude que vous avez dit vrai et je vous remercie de me fournir l'occasion de parler encore du Maître que nous avons perdu.

J'ai eu deux grands bonheurs dans ma vie. Presque à mes débuts dans la carrière chimique, sur la proposition que m'en fit Berthelot lui-même, j'entrai comme préparateur dans son laboratoire du Collège de France (j'acceptais avec un peu d'émoi la situation qui m'était offerte), et j'ai passé, auprès de cet homme génial, alors qu'il était dans la période la plus active de sa production scientifique, huit années d'un fructueux labeur. Nous ne nous souvenons pas sans un certain effarement de la prodigieuse somme de travail que le Maître exigeait de nous et que nous étions capables de fournir. *Quantum mutatus!* dirai-je en ce qui me concerne.

Plus tard, grâce à la complicité de mon excellent beau-frère, le docteur Laugier, médecin-expert, je fus présenté à Brouardel, qui cherchait un chimiste pour diriger ce Laboratoire de toxicologie, dont il venait enfin d'obtenir la création.

La médecine légale et la toxicologie chimique sont des sciences sœurs et se prêtent un mutuel appui : aussi ai-je eu le bonheur de collaborer longtemps avec Brouardel, de profiter de ses enseignements, d'admirer la justesse de son esprit et la prudence de ses raisonnements en matière d'expertise.

Nos analyses toxicologiques sont toujours pénibles et souvent difficiles; difficiles surtout à cause de la disproportion qui existe entre le poids minime des poisons à retrouver et le poids énorme des matériaux où ce poison est dissimulé; difficiles encore à cause de l'altérabilité des poisons volatils et des poisons organiques; à cause de l'insuffisante précision de leurs caractères chimiques. Aussi, Messieurs, l'expert toxicologue a bien le droit d'être modeste. Oh! pour ma part, je ne me fais pas d'illusions : dans la longue série d'analyses judiciaires que j'ai sur la cons-

cience, depuis vingt-cinq ans, j'ai dû, j'en suis sûr, laisser passer inaperçu plus d'un empoisonnement réel. Les conclusions de nos rapports manquent souvent de fermeté, et nous avons parfois un peu de honte lorsque nous sommes obligés d'avouer que « l'analyse chimique n'a pas révélé les causes de la mort ». Cette conclusion est le plus souvent exacte et logique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas eu d'empoisonnement et qu'il n'y avait rien à trouver, mais elle est aussi, dans quelques cas, un aveu d'impuissance; nous nous en excusons auprès des magistrats qui nous posent des questions trop difficiles à résoudre, et pour lesquels nous ne sommes souvent que des auxiliaires insuffisants. Il nous reste le devoir de n'affirmer que des faits surabondamment démontrés, d'apprécier l'exacte valeur des preuves apportées par les réactions chimiques; en un mot, d'éviter toutes les causes d'erreurs qui tendraient à faire supposer la présence d'un poison qui n'existe pas et qui pourraient avoir pour conséquence finale la condamnation d'un innocent. Tels étaient les enseignements de Brouardel dans sa conversation, dans ses cours, dans sa pratique médico-légale. Sous la direction de cet homme à l'esprit lucide, si bon, d'un accueil si affable et si bienveillant, le travail était toujours un plaisir. Aussi les nombreuses expertises auxquelles j'ai collaboré à ses côtés sont pour moi de précieux souvenirs.

Je suis infiniment reconnaissant à Mme Brouardel d'avoir bien voulu assister à cette fête et de m'avoir permis d'évoquer encore une fois le nom aimé du Maître trop tôt disparu.

Les organisateurs de cette fête ont eu, cher Monsieur Montigny, une heureuse et touchante inspiration en s'adressant, pour parler au nom de mes amis, à vous qui fûtes mon premier maître, alors que je n'étais qu'un jeune et maigre lycéen, à vous qui n'avez pas cessé, depuis ces temps très lointains, d'entretenir avec les miens et moi des relations d'une étroite amitié. Vous avez eu, Messieurs, le plaisir trop rare d'entendre la prose élégante et fine et, quand il le faut, émue, de M. Montigny, un maître en l'art d'écrire. Je vous remercie, mon vieil ami, de vos paroles, et je vous demande la permission de rappeler discrètement la mémoire de la compagne que vous avez perdue, qui eût été si heureuse d'entendre louer, au delà de ses mérites, celui qu'elle appelait son grand Jules et qu'elle aimait comme un fils.

Mon cher préparateur et ami Kohn-Abrest, ma « modestie proverbiale », comme vous dites (j'ouvre une parenthèse pour remarquer qu'il est trop souvent aujourd'hui question de ma modestie, et que je vais finir par en éprouver une vanité extraordinaire), donc, ma modestie proverbiale m'empêche seule de reconnaître que vous avez fort bien parlé du « patron » que vous aimez et qui vous le rend bien. Je connais votre sensibilité toujours en éveil, prompte à s'alarmer d'un mot trop rude, mais dont vous reconnaissez vite la

bonne intention. J'apprécie et j'utilise votre intelligence, votre puissante capacité de travail, votre ardeur dans la recherche scientifique, et tant d'autres qualités que je n'ai pas le temps d'énumérer. L'avenir vous réserve, nous en avons le ferme espoir, une carrière brillante, et je vous souhaite du fond du cœur les succès auxquels vous avez droit.

Il faut, Messieurs, que je termine trop rapidement cette revue de mes actuels et anciens collaborateurs du Laboratoire de toxicologie. J'adresse donc un cordial souvenir à notre second préparateur Pierre Fernet, qui va être, dans la carrière médicale, le digne continuateur de son père; à l'excellent et sage Dervieux, médecin-légiste de l'Université de Paris, et homme de bon conseil; et, parmi les anciens, à mes chers amis Herscher, Jousset, agrégé à la Faculté, au Dr Bordas, directeur du Laboratoire des Finances, le plus occupé des hommes, qui vous rappelait tout à l'heure, en termes alertes, les temps de l'ancien laboratoire, où nous avions volontiers l'humeur joyeuse et la plaisanterie facile; enfin, au Dr Socquet, l'éminent expert qui fut l'un de nos collaborateurs du début. J'en passe; que ceux que j'oublie m'excusent.

Tout à l'heure, en sortant, je serrerai la main de mon vieux camarade d'enfance, Samuel Bruère, qui fut, je pense, la cheville ouvrière des négociations qui ont précédé cette fête. Bruère est un type singulier; pour le définir d'un mot, c'est exactement le contraire d'un égoïste; il a la soif du dévouement; il lui faut, chaque jour, trouver une occasion de rendre service à quelqu'un. Quand il est mis en mouvement, sa ténacité est grande; rien ne l'arrête, aucune démarche ne l'effraie — bien entendu, s'il s'agit des autres et non de lui-même — et il expose si bien ce qu'il veut, que, généralement, il l'obtient. De ses autres qualités, je n'ai pas le temps de parler aujourd'hui.

Monsieur le Préfet de police, je vous remercie vivement d'avoir bien voulu vous distraire un instant de vos nombreuses occupations pour venir assister à cette fête. Vous savez combien vos collaborateurs sont attachés à cette grande maison de la Cité, que vous dirigez depuis de longues années avec une inlassable activité. Votre présence ici m'est un précieux témoignage, et j'en garderai le reconnaissant souvenir.

Il faut qu'en terminant je vous dise quelques mots de notre excellent peintre Ludovic Alleaume. Vous louerez, Messieurs, comme il convient, la composition de cette toile, la fermeté du dessin, la justesse des valeurs. Pour ma part, je remercie Alleaume d'avoir su rendre, avec cette sincérité, l'attitude un peu fatiguée et résignée de son modèle. Vous retrouvez ici les dons précieux dont il a fait si bon usage dans mainte belle peinture, par exemple, les

Décorations de la Caisse d'épargne de Laval, le *Soir d'été*, les *Visions nocturnes*, la *Mort d'Orphée*, l'*Ombrelle rouge*; je cite un peu au hasard.

L'habileté de son pinceau est surprenante. Par un matin sombre, Alleaume, une grande toile sous le bras, s'introduit dans un laboratoire où l'on ne s'attendait guère à voir faire d'autre peinture que celle dite en « bâtiment ». Il s'installe de la façon la plus incommode et la plus malsaine, le dos à un mur ordinairement ruisselant d'eau, la tête sous les douches d'air glacé qui tombent des jointures non étanches de nos vieilles fenêtres. Il invite sa victime à s'asseoir quelques instants à sa place ordinaire et à contempler un appareil familier. On cause un peu de tout : peinture, chimie, musique, littérature; on fume, on rit, on chante; bien plus, le modèle a même le droit de travailler et d'essayer quelques réactions; et, comme par miracle, voici qu'apparaissent sur la toile une tête, des bras, une table, des ballons et des bocaux, le tout presque terminé du premier jet, avec une rapidité prodigieuse. On se demande, en voyant travailler Alleaume, pourquoi l'on a prétendu que la peinture à l'huile était très difficile : On en ferait autant. Après quatre ou cinq de ces séances de pose, où l'on ne pose guère, on a pu apprécier, outre les mérites du peintre, le charme de sa conversation, l'étendue de ses connaissances sur les questions d'art, l'aménité de son caractère. Bref, l'œuvre terminée, la victime n'a plus qu'à vouer à son bourreau les sentiments de la plus cordiale amitié.

J'ai fini, Messieurs.

Arrivé au déclin d'une carrière déjà longue, à l'âge où le poids des ans commence à se faire sentir avec une sévérité que j'aurais voulu moins précoce, je jette un coup d'œil en arrière et je trouve que la vie m'a été clémente. Votre présence ici m'apporte aujourd'hui un nouveau bonheur que je n'aurais pas osé espérer. L'excessive bienveillance des paroles qui ont été dites ici va m'autoriser à croire que ma carrière scientifique n'a pas été tout à fait inutile; si je puis emporter cette illusion, c'est vous qui m'y autorisez, maîtres, collaborateurs, élèves et amis : une fois encore, soyez-en chaleureusement remerciés.

Après la triple salve d'applaudissements qui accueillit l'allocution de M. Ogier, chacun défila devant lui, tenant à lui serrer la main et à lui présenter ses félicitations personnelles. Ainsi se termina cette cérémonie si belle dans sa simplicité, si émouvante et si réconfortante aussi.

L. B.

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES